

Culture généalogique dans l'Italie du XVIe siècle

Roberto Bizzocchi

Abstract

Genealogical culture in sixteenth century Italy.

The family histories and genealogies which flourished in 16th century Italy allowing practice already common in the Middle Ages and which would attribute remote and illustrious origins to the nobility of the time were not only the work of worthless counterfeiters but also of respectable authors. Flattery and self-interest were not the only motives underlying historical writings, which would seem to have been inspired less by specific practical purposes than by the idea of the continuity of power and of the existence of special relations between the nobility and history, an idea typical of traditional, aristocratic societies.

Citer ce document / Cite this document :

Bizzocchi Roberto. Culture généalogique dans l'Italie du XVIe siècle. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 46^e année, N. 4, 1991. pp. 789-805;

doi : <https://doi.org/10.3406/ahess.1991.278981>

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1991_num_46_4_278981

Fichier pdf généré le 12/04/2018

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE DANS L'ITALIE DU SEIZIÈME SIÈCLE

ROBERTO BIZZOCCHI

Un faussaire et quelques écrivains respectables

Il y a un héros négatif dans l'opuscule que Girolamo Tiraboschi, le père fondateur de l'histoire littéraire italienne, rédige à la fin du xviii^e siècle afin de condamner la manie généalogique qui sévit depuis deux siècles :

« Jusqu'au milieu du seizième siècle, écrit-il, aucun ouvrage de généalogie n'a vu le jour. Mais vers cette époque, l'Italie connut l'un des imposteurs les plus rusés et les plus hardis qu'on ait vus au monde »¹.

Il s'agit d'Alfonso Ceccarelli, médecin originaire de l'Ombrie qui travailla à Rome comme généalogiste, antiquaire et astrologue dans la seconde moitié du xvi^e siècle, et y laissa la vie, à cinquante ans, exécuté en 1583 comme faussaire². La méthode de Ceccarelli consiste à appuyer ses reconstructions historico-généalogiques, projetées avec beaucoup d'audace et de désinvolture très loin dans le passé, sur un enchevêtrement complexe d'auteurs et de sources authentiques ou fictifs (et, pour certains, entièrement fabriqués par ses soins), confirmant les uns à l'aide des autres, puis les nouvelles inventions grâce aux anciennes, en une espèce de casse-tête chinois à peu près inextricable. L'entrepreneur érudit avait ainsi réuni un important fonds d'archives privé sur les origines historiques récentes ou lointaines de l'Italie moderne, dont il pouvait tirer, à l'occasion, pour satisfaire ou solliciter une requête, pour ajouter quelque élément nouveau à sa réécriture du passé, des matériaux frais et originaux sur lesquels bâtir une lettre, un petit traité, une attestation. S'il livra peu de choses à l'impression, il en produisit et diffusa largement³. De ses méthodes et de ses conclusions, retenons quelques exemples.

Les Orsini de Rome descendent ainsi des peuples d'Étrurie. Après les guerres d'Hannibal, ils s'établirent en Ombrie, et habitèrent quelques années Spolète. Pétrarque raconte qu'en 588, sous le pape Pelage II et l'empereur Maurice, les frères Ursinus et Primienus défendirent Rome contre les Lombards, et obtinrent en récompense un établissement dans l'Urbs, où ils prospé-

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

rèrent ensuite⁴. Les Frangipani — une grande famille de la Rome médiévale — sont pour leur part issus des Anici, *gens* attestée à Rome dès le règne de Servius Tullius et qui compta plus tard dans ses rangs des empereurs et des papes. L'un d'eux, Grégoire le Grand, *frangens panes pro elemosinis*, fit attribuer ce nouveau nom à sa famille⁵. Les Monaldeschi, anciens seigneurs d'Orvieto, sont originaires de Grèce; établis en Toscane, puis passés en France, ils revinrent à la suite du duc Roderico Monaldo qui, descendu en Italie avec Charlemagne, « reconstitua la famille à Orvieto, d'après ce qu'attestent Fanusio Campano au livre IV, chapitre 12 des Familles Illustres d'Italie et de leur origine, les Chroniques des seigneurs de Brunforte, et le florentin Antonio Manetti dans son Histoire de la Maison Cavalcanti, écrite en l'an de grâce 1300 »⁶. Quant aux Cibo (famille génoise parvenue au devant de la scène peu avant le pontificat d'Innocent VIII, dans la seconde moitié du xv^e siècle), « maître Giovanni del Virgilio », écrit Ceccarelli, « dans sa chronique *De Regno catholico Romanae ecclesiae*, énumère encore au chapitre xxviii, relatif aux familles catholiques du monde, la Famille Cybo, et atteste : " La famille Cybo de Gênes, qui a tiré l'origine de sa noblesse de la Grèce, est catholique, car Hénard Cybo servit sous l'empereur Constantin le Grand " »⁷. Mais il est inutile de multiplier les exemples.

Tiraboschi a beau jeu de tourner Ceccarelli en ridicule, en critiquant sévèrement sa méthode et son idéologie : il l'accuse ainsi d'avoir servi et même, en grande partie, sollicité la vanité généalogique des familles en soutenant implicitement une conception déplorable des privilèges et du rôle de la noblesse dans la société civile. Ses efforts d'escroc lui paraissent surtout absurdes : ses reconstructions, estime-t-il, sont aussi superflues qu'incroyables, « comme si la très noble et très ancienne famille Orsini avait besoin de ces titres mensongers alors qu'elle en possède tant de légitimes et d'authentiques »⁸. C'est précisément à partir de cette remarque de Tiraboschi que je voudrais développer mes propres observations. Car le bon sens de sa position et de celle des historiens modernes qui, en Italie au moins, envisagent en général comme lui ce type de production culturelle, ne me satisfait pas pleinement. Certes, je me garderai bien de proposer une réhabilitation de Ceccarelli du point de vue de l'historiographie entendue comme histoire des idées. Mais peut-être la logique historiographique veut-elle trop expliquer, et peut-être ses explications sont-elles insuffisantes. Au fond, quel besoin les princes Orsini avaient-ils des mensonges d'un Ceccarelli ?

C'est ici l'occasion de remarquer que la chute de Ceccarelli ne fut pas directement provoquée par ses faux généalogiques (bien que l'on rappelle ceux-ci dans l'énoncé des motifs de sa condamnation), mais en fait, et uniquement, par le mauvais pas dans lequel il se mit en falsifiant un testament médiéval dans le cours d'un procès opposant deux familles de la noblesse romaine sur une affaire de propriété. Je reviendrai plus avant sur l'important problème du contexte ; mais il faut d'emblée souligner que Ceccarelli, tant qu'il confina ses activités dans un domaine purement historique, ne suscita par ses recherches, au pire, que quelques doutes. C'est sa fin tragique qui a poussé Tiraboschi à mettre en relief sa personnalité et son œuvre, et à l'ériger en figure d'une exceptionnelle perversité. En réalité, Ceccarelli n'est ni un fou isolé, ni un précurseur ; et il n'est pas toujours en si mauvaise compagnie.

C'est l'abondance visible d'une production stimulée par l'imprimerie qui

donne à Tiraboschi (et à beaucoup d'autres) l'impression que le XVI^e siècle a vu s'affirmer la culture généalogique. Mais il est évident que la culture généalogique moderne (même en laissant ici de côté la perspective étiologique de l'âge classique) a une solide base médiévale. Si ce sont certes les dynasties régnautes qui monopolisent d'abord les reconstructions les plus élaborées⁹, les chroniques nobiliaires et urbaines, les livres de raison familiaux constituent par eux-mêmes un conservatoire de la mémoire aristocratique. De même les vastes représentations du passé — la *deductio trojana*, l'héritage romain, les cycles de chevalerie, le mythe germanique — sont le terreau où fleurissent les traditions familiales particulières.

On ne saurait ici aborder le contenu de ces représentations et de ces traditions : je me contente d'en signaler l'existence. Il en existe des exemples célèbres, littéraires autant que politiques, comme cette « légende Aléramique » qui fait descendre les marquis de Montferrat et leurs lignes collatérales d'un certain Witukind, duc de Saxe. Son fils, Alerame, né au cours d'un pèlerinage de ses parents et demeuré orphelin, parvient, au terme d'une obscure adolescence, à la cour d'Othon I^{er} et tombe amoureux de la fille de ce dernier, Alasia, avec laquelle il s'enfuit ; il est ensuite pardonné par l'empereur et gratifié de fiefs dans le Piémont¹⁰. Dans un climat idéologique bien différent, les Uberti de Florence sont, d'après les chroniques de leur ville, issus de Catilina¹¹. Enfin, pour conclure cette brève liste d'exemples par un cas déjà évoqué, les frères Ursinus et Primienus dérivent d'une tradition médiévale pseudo-pétrarquiste¹². En un sens, cet imposteur de Ceccarelli n'a rien inventé.

Ce bagage médiéval a traversé presque intact la critique philologique des Humanistes ; et quelques épisodes limités de relatif scepticisme, quelques refus n'ouvrent pas nécessairement la voie à un progrès linéaire et irréversible. Bien sûr la noblesse est par les humanistes, dans une tradition classique et chrétienne, assimilée à la vertu, c'est-à-dire à une valeur individuelle plutôt que familiale. De là, l'absence quasi complète de préjugés qui se manifeste chez des auteurs comme Erasme et Rabelais, au moins en principe, à l'égard de la légitimation généalogique du pouvoir¹³. De cette attitude, les exemples ne manquent pas en Italie¹⁴ qui mettent en lumière, de même que dans les débats idéologiques et les traités de morale, l'aspect dynamique et le caractère personnel de l'acquisition de la noblesse ; mais cela sans remettre véritablement en cause la vitalité de traditions bien établies dans une mémoire historique préservée encore des germes de la critique. Par bien des aspects, les intérêts et les préférences des humanistes contribuent au contraire, non pas à affaiblir, mais à renforcer très naturellement le sentiment que toute chose dérive et dépend de l'Antiquité. La maturation même d'un goût nouveau pour l'érudition et l'antiquité suggère à des écrivains comme Ceccarelli (ou, comme et avant lui, dans un autre genre de faux, Annio de Viterbe) d'ancrer à des références plus précises, à des données établies par les documents, des ascendances que les écrivains du Bas Moyen Âge se contentaient d'appuyer sur la tradition¹⁵.

De même qu'il n'est pas un précurseur, Ceccarelli n'est pas un cas isolé ; et il n'est pas toujours en si mauvaise compagnie. Peut-on en effet éliminer comme autant de licences poétiques les généalogies de la famille d'Este qui se trouvent dans *Le Roland Furieux* et *La Jérusalem Délivrée* ? La source de ces généalogies provient de toute manière des recherches historiques des nombreux

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

hommes de lettres qui se sont employés, et continuent à le faire, à la reconstruction des origines de la maison des seigneurs de Ferrare : gens autorisés, dotés des relations les plus honorables, et publiant leurs ouvrages — ainsi de Giovanni Battista Pigna, un « rare talent » selon Tiraboschi¹⁶, et de son *Histoire des Princes d'Este* — dans une typographie splendide et sous les meilleurs auspices. Le premier des Este, affirme Pigna, est Caius Attius, membre de cette gens Attia au fondateur de laquelle « Romulus érigea une statue », et qui à l'époque impériale s'établit dans l'ancienne colonie troyenne d'Ateste, appelée Este à la suite d'une altération linguistique. C'est le nom qui resta aux descendants de Caius, après que les Atestins eurent désigné ce dernier comme leur prince afin qu'il les défendît contre les Wisigoths. Descendants que Pigna, avant que ses connaissances et les nôtres à propos des Este ne commencent à coïncider, a la chance de pouvoir énumérer en toute sérénité, nom par nom, de père en fils, avec leurs dates et prouesses respectives¹⁷.

Son livre fut largement diffusé, et couronné de succès. Il fut envoyé au pape, à l'empereur, aux différents souverains, traduit en latin et en allemand¹⁸. Un grand antiquaire florentin, Vincenzo Borghini, émit à son sujet, en privé, un jugement sévère :

Dans les Histoires, ou, comme je les entends nommer, dans les grandes Histoires, de ce Pigna, il y a des choses étranges, et qui paraissent écrites par quelqu'un qui n'a jamais eu la moindre idée de ce qui concerne Rome, et très peu de ce qui concerne l'Italie, dans la période du déclin de l'Empire¹⁹.

Mais Borghini avait été conseiller historique de Côme I^{er} dans la controverse qui opposa les Médicis aux Este sur la préséance dans les cérémonies. Et l'on ne doit pas non plus oublier qu'au moment où il critique Pigna — du reste en savant qui démolit le travail d'un collègue, et non pas en sage qui rit d'un fou —, lui-même s'emploie à démontrer l'origine romaine de la noblesse florentine, et les rapports de cette dernière avec Charlemagne²⁰.

Le succès de Pigna, non négligeable, ne peut toutefois se comparer à celui de Francesco Sansovino, polygraphe actif durant la seconde moitié du xvi^e siècle dans la puissante édition vénitienne. « Pour ses nombreux travaux entrepris au profit des Lettres », écrit de lui Tiraboschi, « il mérite d'être rappelé avec quelque éloge »²¹. Sansovino est l'auteur d'un livre sur les Orsini, eux qui n'avaient nul besoin de fausses généalogies. Ils sont issus, écrit-il, du chef goth Alduin, dont le fils Mundilla, très vite orphelin, fut élevé dans les forêts, où sa nourrice, n'ayant plus de lait, lui donna à têter, « d'une manière nouvelle, mais suivant l'exemple ancien de Romulus tétant la Louve, le lait d'une Ourse ». Mundilla est un Goth doté de saines dispositions : il vient en Italie pour combattre les Vandales de Genséric ; et ce n'est pas pour rien que ses descendants Ursinus et Primienus, établis en Ombrie, défendent Spolète contre les Lombards, obtenant en récompense la citoyenneté romaine, tandis que Petilio reçoit de Charlemagne l'autorisation de construire le château de Pitigliano. Et ainsi de suite²².

Tiraboschi aurait-il été trop indulgent ? Dans son ouvrage *Della origine et de' fatti delle Famiglie Illustri d'Italia*, publié en 1582, puis réimprimé en 1609 et en 1670, Sansovino discute et rejette certaines hypothèses précédemment formulées par d'autres. Voici quelques exemples des origines qu'il accepte ou qu'il

propose. Les marquis de Montferrat et ceux de Carretto descendent d'Alerame, fils du duc de Saxe Witukind. Selon Antonio Manetti, les Monaldeschi revinrent de France en Italie avec Charlemagne ; « ce que dit Antonio se trouve confirmé par l'autorité de Fanutio Campano au livre IV, chapitre 12, des Familles d'Italie ; et également dans les Chroniques des seigneurs de Brunforte ». La famille Cybo vint de Grèce sous le nom de Cubea, d'après les petits cubes de ses armoiries, appelés *chiuos* en grec : Fanusio Campano atteste qu'Edoardo Cybo s'établit à Gênes en 385 ap. J.-C. La famille d'Este provient de Caius Attius, ce qu'établit avec force documents le livre de l'excellent Pigna²³.

L'analogie avec la démarche et les conclusions de Pigna et même de Ceccarelli est d'autant moins surprenante si l'on considère que Sansovino, non seulement pour les Monaldeschi (sur qui existait un livre imprimé de Ceccarelli), mais aussi pour une large part des quelque 80 autres familles envisagées, a utilisé des matériaux et des informations recueillis par celui qu'il appelle lui-même « Alfonso Ceccarelli de Bevagna, très diligent investigateur des choses antiques »²⁴.

Mais il y a, il est vrai, des écrivains bien plus sérieux que Sansovino. Écoutez encore ce que dit Tiraboschi d'Onofrio Panvinio et de Carlo Sigonio : « Deux des plus grands génies qu'eût en ce siècle l'Italie, qui eurent les premiers le courage de s'ouvrir une route dans tous les domaines de l'Antiquité, et de s'avancer avec bonheur, au milieu de mille écueils et obstacles, à la découverte de la vérité »²⁵. Panvinio a, entre autres, écrit une histoire des Massimo, une famille qui acquit une importance considérable dans la Rome du xvi^e siècle. Il rattache l'origine de cette famille à la *gens* Fabia, celle du *cunctator* Quintus Fabius Maximus. Auteur d'un traité *De antiquis Romanorum nominibus*, Panvinio n'ignore pas plus que notre contemporain Iiro Kajanto qu'à l'époque impériale apparaît un système mononominal, et que c'est alors le *cognomen* (Maximus) qui prévaut : « Il y eut aussi de nombreux Maximi au temps de l'Empire ; je les croirais issus de l'antique lignée des Fabii. Après avoir abandonné leur nom gentilice, comme c'était parfois l'usage, ils adoptèrent, pour le remplacer, leur cognomen ». La voie qui permet d'arriver aux Massimo de la fin du Moyen Age est ainsi tracée²⁶. Quant aux Frangipane, c'est justement Panvinio qui constitue la source de Ceccarelli, en rattachant dans un autre ouvrage, comme les Massimo aux Fabii, les Frangipane à la *gens* Anicia²⁷.

Le dernier personnage de cette galerie est Carlo Sigonio, remarquable antiquaire et médiéviste du xvi^e siècle italien²⁸. Voici quelques reflets de la culture généalogique du temps dans ses livres très érudits *De Regno Italiae*. A Ravenne en 967, Othon I^{er} « proclama son gendre Almaranus marquis de Montferrat » : nous connaissons déjà la tradition qui se trouve derrière la parenté ainsi affirmée²⁹. Voici encore, sortis d'une autre chronique du xiv^e siècle, celle du dominicain Galvano Fiamma, deux grandes familles historiques de Milan, les Visconti et les Della Torre. Siège de Milan par l'empereur Conrad en 1037 et affrontements entre Milanais et Allemands :

Au cours de ces événements, il se produisit, selon certains, ce fait admirable : Eliprandus le vicomte, homme d'une haute taille et d'une grande force, lors d'un combat singulier qui se déroula sous les yeux de l'Empereur, terrassa Bavarus, neveu de Conrad, qui était le plus féroce de tous les Allemands. C'est de cet Eliprandus, dit-on, que descend la famille des Vicomtes (Visconti).

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

Siège de Damas par les croisés en 1148 :

Martinus Turrianus de Milan, qui portait le surnom de Géant en raison de sa taille exceptionnellement haute, fut fait prisonnier lors d'un combat acharné ; accablé de tortures, il fut couronné de la palme sacrée du martyr. De lui est issue la très illustre famille des Turriani de Milan³⁰.

Les Italiens ont-ils cru à leurs généalogies ?

« Il est vraiment étrange que l'ensemble de ces usages finisse par être considéré comme une sorte d'absurdité. Il n'est pas pensable que les hommes agissent en tout ceci par pure sottise »³¹. Cette réflexion de Wittgenstein sur le *Rameau d'or* de Frazer me paraît le meilleur commentaire aux conceptions généalogiques, si peu « sensées », si peu « raisonnables », que le faussaire Caccarelli partage avec tant d'écrivains estimables, voire remarquables, de son temps. Étrangères à notre sens commun, toutes ces histoires devaient pourtant avoir un sens. Sinon, quel besoin les princes Orsini en auraient-ils eu ?

Je n'ignore pas qu'il existe déjà à cette question — et précisément depuis l'époque de Tiraboschi — une réponse toute prête : les inventions généalogiques servent à anoblir les familles au moment où se ferme l'accès à l'aristocratie dans la société italienne et européenne. En conséquence sont apparus les commanditaires ; et les rétributions, cela va de soi, étaient élevées. Ajoutons qu'il y avait aussi la peur. En témoigne un passage d'une lettre inquiète de Sigonio à Panvinio, alors que ce dernier travaille à la révision et au complément des *Vite dei Papi* de Platina :

J'ai à vous dire une chose d'importance. Il me semble que vous avez écrit que le Pape Innocent, ancêtre du marquis de Massa, était le fils d'un médecin nommé Aron Cibo. Celui-ci ne le peut souffrir, affirme que cela est faux, qu'il vous l'a fait savoir, qu'il vous a prié de modifier cette partie, et que vous vous en êtes moqué ; il vous menace de mort si vous ne la modifiez pas³².

Les démonstrations menaçantes du marquis firent leur effet, puisque, dans l'exorde de la biographie d'Innocent VIII, centrée sur l'origine grecque de la famille, Panvinio fait d'Aron Cybo « un homme de l'ordre équestre, très illustre par la gloire des actions »³³.

Ainsi tout cela ne serait qu'une machination tramée par les grands avec l'aide de serviteurs soudoyés ou terrorisés dans le but de démontrer à leurs sujets la légitimité de leur pouvoir ? Cette solution à la Frazer (et à la Tiraboschi) est l'une des explications possibles du phénomène. Je ne la discute pas sur le plan de l'histoire des idées, mais n'en demeure pas moins perplexe : la culture généalogique est bien antérieure à la fermeture aristocratique du XVI^e siècle ; à la différence du marquis de Massa, la majorité des familles que nous avons rencontrées jusqu'ici n'avait nulle nécessité d'ennoblir ses origines ; et surtout, hors d'un contexte global de crédibilité, pareilles reconstructions généalogiques n'auraient dû inspirer qu'une réaction de stupeur face à un délire aussi insensé. Ainsi, non seulement quel besoin les princes Orsini en auraient-ils

eu, mais surtout, comment auraient-ils pu le tolérer ? Panvinio peut n'être pas convaincu d'un détail de l'histoire des Cybo ; mais l'ensemble de son récit des origines et des vicissitudes de la famille n'est pensable qu'au sein d'une conception autre que la nôtre du rapport entre passé et pouvoir. La distinction entre obéissance et croyance, en admettant même qu'elle soit possible dans un cas aussi dramatique que celui des Cybo (le récent souvenir d'un modeste médecin), ne saurait normalement être aussi nette.

La crédibilité ou la non-crédibilité ou le mode de crédibilité des généalogies me paraît ainsi décisif pour comprendre leur signification. Le moment est arrivé pour l'auteur de déclarer à son tour ses origines. Elles ne se situent pas dans l'effort titanesque conduit par Lucien Febvre autour de *La Religion de Rabelais* : les hommes primitifs du XVI^e siècle ne me paraissent nullement dépourvus de l'outillage mental propre à jeter le doute sur l'existence d'ancêtres mythiques. Elles ne résident pas davantage dans la détermination d'un domaine particulier de la culture populaire : je ne pense pas que des livres d'histoire, farcis de citations et de références érudites, aient eu cours dans une soi-disant culture subalterne. La problématique la plus proche de la question de la crédibilité des généalogies se trouve au contraire dans l'ouvrage que Paul Veyne a consacré à la mythologie grecque³⁴.

Veyne a médité sur Wittgenstein : le savoir ne consiste pas exclusivement en données démontrables, mais se fonde plutôt sur des présupposés acceptés :

Je ne possède pas une image du monde parce que je me suis moi-même convaincu de son exactitude, ni même parce que je suis convaincu de son exactitude. C'est le substrat qui m'a été transmis, à partir duquel je distingue le vrai du faux³⁵.

Il faut donc inverser la question de la crédibilité : le vrai problème n'est pas que l'on puisse croire, mais qu'à partir des différents substrats transmis, on puisse ne pas croire. Spécification individuelle et spécification chronologique sont évidemment très importantes, mais n'épuisent pas la relativité des substrats. Celle-ci n'est pas seulement de nature individuelle, à l'exemple de la diversité d'appréciation qui existe entre deux contemporains, tels Alfonso Ceccarelli et Montaigne. Ni seulement de nature chronologique, à l'image de la diversité des outils intellectuels que possèdent, pour évaluer la réalité historique d'Ulysse, Dante Alighieri et James Joyce. De fait, la perception du monde qu'ont les hommes, qu'a un homme, ne s'effectue jamais au degré zéro : elle est conditionnée par l'interaction de facteurs affectifs, mentaux et sociaux. Il en résulte non pas une réalité unique, mais une série de réalités multiples, selon la variété des contextes envisagés ; l'on peut « croire » ou « ne pas croire » tout aussi fortement, mais de manière bien différente, dans des contextes dissemblables. Veyne se situe ainsi dans la continuité d'une tradition philosophique qui va de Nietzsche à Foucault. Tout ne se tient pas, comme dans Hegel. Les analyses qui s'inspirent de l'archéologie du savoir n'ont pas un effet unificateur, mais multiplicateur. En vérité, la vérité est multiple.

En ce sens, le contexte historique par excellence consiste dans l'autorité de la tradition. Dans l'épistémologie augustinienne, la source la plus fiable que l'on puisse avoir sur un événement est le témoignage direct ou indirect d'une

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

personne digne de foi. Le document possède une autorité inférieure à la parole d'un témoin oculaire sûr ou d'un écrivain qui se fonde indirectement sur elle. Loin d'être objet d'analyse critique, le passé est donc « objet de foi ». On ne discute pas les voix du passé, ni les auteurs et leurs œuvres, on les confirme, on les illustre, on les intègre³⁶.

Avant d'examiner quel type de substrat cette foi dans le passé offre à la mémoire historico-généalogique nobiliaire, il faut apporter une précision qui concerne la relativité chronologique. La culture du xvi^e siècle est à mi-chemin de la conversion du passé en objet de connaissance. Conséquence de la révolution scientifique³⁷, cette fracture du contexte est cependant liée à l'irruption dans le champ de l'historiographie des méthodes de controverse propres à la procédure juridique et à la polémique religieuse; parce que la controverse aiguise l'esprit critique face aux documents écrits ou matériels³⁸. Il n'y a pas lieu de rappeler ici les étapes de la fracture mais bien de rappeler que le chemin fut long, et la progression rien moins que linéaire et continue³⁹. Vers la fin du xvi^e siècle, ce n'était donc pas une caractéristique des esprits faibles que de voir l'histoire comme l'ensemble des affirmations du passé. Montaigne, dont ce n'était pas à proprement parler le domaine, l'écrit très clairement, et presque dans les mêmes termes qu'Hérodote: les « bons historiens » ne créent pas le débat, ils « récitent les communes créances »⁴⁰.

Le présupposé de l'antiquité

Marcel Proust, lui qui méprisait l'histoire en tant que forme de connaissance volontaire et subordonnée à l'Habitude, a peint d'une manière vive et puissante la mentalité historique nobiliaire. C'est un Guermantes qui, en reconstruisant les vicissitudes compliquées de son héritage familial, revisite comme incidemment et par ricochet plusieurs siècles de l'histoire de France qui apparaît alors au narrateur comme une frise comprise, maçonnée dans l'architecture compacte d'un noble palais ancestral. Ou bien c'est le narrateur lui-même qui entrevoit, dans les mouvements précis et agiles de Robert de Saint-Loup se dégageant de la cohue pour venir jeter un manteau sur ses épaules frieuses, tout un passé de courtoisie et de valeur, le fondement, relayé par tout un cortège de grands seigneurs et de spadassins, des prouesses de l'histoire de France. C'est cette identification de la noblesse avec l'histoire même d'un pays (ou d'une ville, s'il n'y a pas de sentiment monarchique national), cette attitude que Proust exprime si bien, qui se situe à la base de la littérature généalogique. Si différemment que puissent se passer les choses dans le contexte de la critique philologique, de la controverse religieuse ou juridique, et des grands essais sur l'homme, dans le contexte historiographique au sens large, la « crédibilité » globale des généalogies fait partie de la conception nobiliaire de l'histoire. La noblesse a un rapport privilégié avec un passé qui, en lui-même, fait autorité. Et, en principe, les reconstructions du passé des familles nobles bénéficient du contexte d'autorité et de crédibilité de l'histoire même.

Il existe une dimension nobiliaire spécifique du temps et de l'espace. C'est justement parce que son identification avec la mémoire historique n'a pas de limites, que la conscience nobiliaire fixe en une immuabilité idéale les relations

entre le temps qui passe et l'histoire d'un lignage. Au fond, ce dernier ne doit pas même avoir d'origine. Les innombrables affirmations relatives au caractère « immémorial » de la grandeur des familles justifie cette sentence de Montaigne selon laquelle la noblesse est « sans naissance non plus que la rivière du Nil »⁴¹. Les origines les plus difficiles à prouver, parce que les plus lointaines, obscures et primitives, sont ainsi moins rationnellement incroyables que culturellement adaptées⁴². Et, pour ce qui est de l'espace, le passé d'une famille se projette toujours sur le fond de l'histoire d'une cité ou d'un territoire, qui fournit à son tour une sorte de toile sur laquelle viennent se broder, pour la gloire de toute la communauté, les apparitions et les entreprises de chaque maison⁴³.

Les généalogies du XVI^e siècle ont pour support quelques livres, écrits au début du siècle ou à la fin du siècle précédent, sans cesse republiés et largement diffusés avec un grand succès ; la culture du temps, reprenant et refondant les héritages classique et biblique, et réélaborant les compilations médiévales, y a fixé les coordonnées chronologiques et géographiques de sa représentation du passé. Ce sont des livres comme le *Supplementum cronicarum* de Jacopo Foresti, les *Commentarii urbani* de Raffaele Maffei, la *Descrittione di tutta Italia* de frère Leandro Alberti : de pesants centons qui, selon un genre littéraire destiné à conserver le souvenir du savoir encyclopédique, fournissent de continuel prétextes à l'insertion de traditions particulières, qu'ils peuvent aussi bien produire par eux-mêmes, en les entraînant dans le fatras de leur érudition comme des débris portés par un fleuve en crue. Pour en donner un seul exemple, la tradition aléramique apparaît chez Foresti en 985 ap. J.-C., année du pèlerinage du duc Witukind ; chez Maffei au paragraphe relatif à la Regio Subalpina ; et chez frère Leandro lors de la description de Casale Monferrato⁴⁴. Quant au rapport entre compilateurs et généalogistes, l'ensemble du travail de Sansovino sur les familles italiennes résume en soi et met très nettement en lumière la façon dont les histoires généalogiques se greffent sur le tronc de la culture générale historico-érudite : il ajoute, en appendice à sa réédition de 1575 du *Supplementum* de Foresti, une première ébauche des villes et des familles d'Italie ; il en place une autre, en 1580, au bas de sa propre *Cronologia del Mondo* ; enfin il les ôte toutes deux de leur localisation antérieure, et les refond dans son œuvre majeure, *De l'Origine*⁴⁵.

La profonde intériorisation du lien entre histoire et généalogie, l'idée d'une présence ininterrompue dans le temps des mêmes familles au faîte de la société, sont renforcées par la conviction que la vertu est inhérente au sang. Si ce thème classique est très vivant en France, il en va de même en Italie : Rinaldo et Guidon Selvaggio se battant en duel au Chant 31 du *Roland Furieux*, découvrent dans l'égalité de leur valeur leur appartenance à un même lignage ; et dans une nouvelle de Matteo Bandello, un fils d'Alerame, grandi dans l'obscurité et l'indigence avant le pardon d'Othon, n'a pas plus tôt gagné un peu d'argent par son travail de charbonnier qu'il l'investit dans l'acquisition d'une épée :

Ah ! fils infortuné — commentent alors les parents de l'enfant ignorant — bien que tu ne saches pas de quel sang tu es né, l'instinct naturel ne t'enseigne pas moins que ton origine est des plus nobles⁴⁶.

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

Il ne s'agit pas là seulement d'un motif littéraire, mais d'une conception bien enracinée de l'hérédité des destins. Et sans recourir au Tasse, il suffirait de lire l'éloge, trop long pour que je puisse le citer ici, que fait Sansovino des exploits contre les infidèles du jeune Gian Tomaso, dernier rejeton de la famille napolitaine d'antique ascendance germanique des Costanzi, pour évaluer à quel point le rôle de la noblesse chrétienne dans la résistance contre les Turcs a contribué à alimenter en Italie aussi une idée raciale de l'ordre social⁴⁷.

Se demander alors, dans ce contexte mental, comment l'on a pu croire aux généalogies, serait prendre le problème à l'envers. Le sang qui jaillit des blessures du jeune héros chrétien montre en lui-même qu'il sort d'une veine antique et noble ; de la même manière que l'actuelle grandeur de la famille Orsini atteste évidemment la gloire de son passé. Les ancêtres des nobles d'aujourd'hui doivent, de mémoire d'homme, avoir toujours occupé la première place. De telle sorte que tout témoignage — écrit, matériel ou traditionnel — apporté en ce sens paraît revêtu d'une autorité évidente, puisqu'il ne fait que confirmer ce qui doit forcément être vrai. Le goût des étymologies et le dégoût des coïncidences, propres au savoir analogique de l'époque pré-classique, font le reste. Et si, bien sûr, on ne fonde pas ici un type de crédibilité semblable à celle que nous accordons à l'existence réelle de nos proches parents, on n'en atteint pas moins à une forme de plausibilité adaptée au contexte de l'historiographie des origines. Les écrivains du XVI^e siècle n'étaient pas tous ou corrompus ou stupides. Et si l'on est disposé à accepter comme tels les points de départ de leurs reconstructions généalogiques, leur manière de procéder apparaît alors moins vertigineusement suspendue dans le vide.

Qui, à la fin de l'Empire, peut bien avoir combattu les Barbares entre Vénétie et Émilie sinon les ancêtres des ducs de Ferrare ? Donc, cette série de capitaines dont la littérature franco-vénitienne relative à la guerre contre Attila transmet les noms, seront justement pour Pigna les antiques représentants de cette famille. Qu'ils aient pour origine une *gens* romaine se trouve suggéré par le rapport entre le nom de la *gens* Attia et Azzo, nom de baptême caractéristique de la Maison d'Este ; et confirmé par une inscription récemment découverte « parmi ces ruines d'Este », attestant le lien entre l'ancienne Atestia et Rome⁴⁸. Il doit y avoir une raison pour que les Orsini s'appellent ainsi et pour qu'ils soient célèbres à Rome et puissants dans le Latium, l'Ombrie et la Toscane : les explications que fournit une personne digne de foi comme Pétrarque sont satisfaisantes ; de toute façon, Raffaele Maffei peut encore alléguer le texte épigraphique qui rend compte de leur transfert partiel de l'Ombrie à Rome ; et Sansovino en fait son profit⁴⁹. Cela ne peut être par hasard que les nobles Massimo portent un célèbre *cognomen* de la *gens* Fabia. Nous avons déjà appris de quelle manière, techniquement, le *cognomen* peut avoir prévalu sur le nom gentilice. Deux pierres tombales, l'une de 522 dans l'église de Saint Pancrace, l'autre de 1012 dans celle des Saints Boniface et Alexis, marquent, d'après Panvinio, deux moments de la généalogie des Maximi ; et quant au rapport avec les Fabii, qui pouvait donc, dans la Rome du VI^e siècle, être un Maximus important au point d'avoir une sépulture si remarquable, sinon un descendant de ce consul Fabius⁵⁰, enregistré dans les Fastes en l'an 349 ap. J.-C. ? La culture nobiliaire est une culture du présupposé.

Il est naturel que l'évolution précédemment évoquée de l'Humanisme et de

la Renaissance vers une attitude plus érudite que celle qui prévalait au Moyen Âge, en même temps qu'elle accentuait la valeur des témoignages matériels comme les inscriptions, ait aussi fait apparaître comme des vides documentaires les vastes zones d'ombre qui, dans certaines généalogies, entourent les quelques points lumineux. Ce n'est pas par hasard que Biondo Flavio, au milieu du xv^e siècle, ouvre son travail pionnier sur l'histoire ancienne sur le thème des ruines provoquées par « les nations barbares » dans le patrimoine archéologique et littéraire de l'Italie⁵¹. Mais pour que la rupture documentaire soit également conçue comme une rupture ethnique, comme une solution de la continuité génétique des composantes des milieux dirigeants, il faut attendre que Ludovico Antonio Muratori, faisant justice de la version ferraraise du mythe romain, exprime, en quelques pages d'un souffle grandiose, sa conviction, d'ailleurs plus ferme que celle d'éminents médiévistes contemporains, selon laquelle les siècles obscurs furent une ligne de partage des eaux absolue, à tous les points de vue, dans l'histoire de l'Italie⁵². Les généalogistes antérieurs, au contraire — indépendamment de leur sympathie ou antipathie personnelle pour l'élément germanique qu'ils ne peuvent de toute façon ignorer⁵³ — expliquent, non sans quelque nationalisme, justement par les dégâts causés par les invasions barbares, l'impossibilité d'illustrer par une série ininterrompue de témoignages la prééminence ininterrompue que les familles nobles ne peuvent pas ne pas avoir eue dans cette histoire :

Parce que cette province d'Italie qui fut autrefois reine de l'univers, a été plusieurs fois transformée par diverses nations, et peuplée de nouveaux habitants aux mœurs et aux langues nouvelles, les souvenirs anciens, non seulement de nombreuses familles antiques et infiniment nobles, mais jusqu'à ceux des cités où elles fleurirent, se sont perdus⁵⁴.

Il faut tenir compte de cela pour comprendre le type d'opération qui s'effectue dans la construction de certaines généalogies, sur un mode intermédiaire entre désinvolture et falsification. J'espère qu'apparaissent clairement les raisons pour lesquelles je n'ai pas fait de distinctions de crédibilité, étrangères au point de vue des auteurs qui les utilisent, entre les sources littéraires et épigraphiques énumérées plus haut comme les supports de vertigineuses ascensions. Mais il existe, bien sûr, une différence entre se fonder sur des sources qui n'en sont pas, ou du moins pas pour le but en vue duquel elles sont utilisées, et en fabriquer tout exprès selon les circonstances (étant bien entendu que ces dernières aussi prennent facilement de la valeur, à peine sorties des mains de leur créateur). Toutefois, même les produits issus de l'officine de Ceccarelli échappent dans une certaine mesure à notre définition du faux, qui, basée sur la critique moderne des sources, distingue nettement le document authentique de celui qui dit la vérité⁵⁵. Il y a en Italie — comme il le déclare lui-même dans la très intéressante défense qu'il oppose à ses juges — bien des familles, dont seules les dévastations que connut l'Italie dans le passé empêchent d'illustrer en détail l'évidente et antique noblesse.

Moins résigné à l'ignorance que d'autres parmi ses collègues, il s'est limité à compléter le répertoire égaré de la mémoire nobiliaire. Il ne s'agit donc pas d'une mystification, mais de la restauration de l'histoire :

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

J'avoue avoir forgé quelques privilèges des Empereurs d'autrefois. Je les ai faits *ad decorem familiarum*, parce qu'ayant lu que ces familles avaient reçu des privilèges de ces Empereurs, je les ai fabriqués en lieu et place des précédents⁵⁶.

Les faux généalogiques ne dérivent pas d'un besoin d'anoblissement, mais de documentation. Le problème prend un autre tour lorsque la documentation existe, mais se révèle contraire à ce que l'on souhaite, en sorte qu'il devient possible de « savoir » que l'origine de telle famille n'est pas ancienne. Il serait artificiel d'insister sur telle contradiction particulière pour nier l'existence d'un contexte culturel d'ensemble : on peut bien croire à ce que certains affirment d'eux-mêmes, tout en sachant qu'un autre affirme la même chose en mentant. Mais, de toute manière, l'affaire ne se présente pas sur un mode aussi rationnel. « Savoir », écrit encore Wittgenstein, c'est toujours aussi « croire » ; et un « document » — faut-il le rappeler ? — est toujours aussi un « monument »⁵⁷. Particulièrement pour une culture où les communications entre savants sont lentes et incertaines, où des faux comme ceux d'Annio de Viterbe et de Ceccarelli continuent à être considérés comme valables par des gens sérieux des dizaines d'années après avoir été démasqués en un autre lieu⁵⁸, il ne nous appartient certes pas, même dans les cas les plus désespérés, de poser des limites à la faculté d'imagination humaine. Après tout, qui peut réfuter de manière indéniabile le fait que je descende d'Enée ?

Dans l'Italie du xvi^e siècle se présente ainsi un cas illustre, et désespéré pour un regard moderne : les Guermantes ne se considéraient-ils pas comme plus nobles que les rois de France, ceux-ci ayant mêlé leur sang à celui de Catherine et Marie de Médicis ? Mis à part la question de l'exercice du commerce, qui, dans la culture italienne, se pose de façon moins rigide que dans la culture française, les témoignages sur le passé des Médicis suggèrent aux chercheurs modernes — à la vérité pas à tous⁵⁹ — que leur apparition sur la scène de l'histoire ne fut ni des plus antiques, ni des plus glorieuses. Au xvi^e siècle déjà, l'on pouvait, se plaçant (ainsi lors de la querelle avec Ferrare sur la préséance) dans un contexte de controverse juridique, « savoir » qu'ils étaient d'origine modeste. Mais dans le contexte historique, les témoignages sur les ancêtres des Grands-Ducs de Toscane suggèrent aux savants du temps des conclusions, ou au moins des hypothèses, bien différentes des nôtres.

Donnons un simple aperçu des argumentations les moins « raisonnables » (non pas faute de signification, mais faute de place) : la thèse grecque ; et la tradition, au xv^e siècle déjà, d'une descendance d'un baron de Charlemagne, que Ceccarelli reprend à son compte, et qui est exportée à la cour de France à la suite de Catherine⁶⁰. Quant aux savants les plus raisonnables — Vincenzo Borghini, Scipione Ammirato, Giovanni Battista Strozzi —, puisque la documentation disponible (et pour eux, valide) permet de constater l'existence des Médicis à l'intérieur de la première enceinte médiévale des murailles de Florence, rien ne les empêche, sans fabriquer de faux, de laisser ainsi sans jugement, et donc ouvert aux conclusions les plus flatteuses, le problème des origines.

Parmi les familles qui se signalèrent le plus par de hauts faits, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, il y eut la famille des Médicis ; laquelle posséda des tours avec les Sitii, signe d'antique noblesse, depuis l'an 1169.

C'est ce qu'écrit Ammirato dans un bref traité qui passe également entre les mains de Borghini ; et Strozzi, dans un opuscule sur les Médicis écrit dans les premières années du xvii^e siècle, déclare à peu près la même chose. Servilité ? Je ne me soucie pas de donner une réponse négative, parce que la servilité n'est en rien contraire à la conviction. Et c'est justement dans l'opuscule de Strozzi que se trouve la synthèse la plus efficace de l'esprit, à tous points de vue pré-critique, qui anime l'historiographie généalogique :

Pour moi, écrit-il, je dirais que dans l'étude des origines des familles illustres, on devrait faire comme dans les sciences, où les principes ne sont pas prouvés, mais supposés⁶¹.

Savoir généalogique et société traditionnelle

Niklas Luhmann a proposé un schéma interprétatif profond et complexe du passage de l'Europe occidentale d'une société divisée en strates à une société divisée en fonctions. Je me hasarde à une simplification brutale. Dans la société divisée en fonctions, qui est la nôtre, les différentes fonctions — économique, politique, intellectuelle, etc. — ont chacune leur sphère particulière, une logique et des lois autonomes ; l'individu compte pour ce qu'il fait, se multipliant pour agir dans différents domaines. Dans la société divisée en strates, celle qui a été dépassée durant l'époque moderne, les fonctions sont inhérentes à la position sociale ; l'individu compte pour ce qu'il est, apportant à ses différents actes toutes les caractéristiques de la strate à laquelle il appartient par sa naissance. Donc, avant la division en fonctions, il n'est même pas possible de concevoir une pensée qui ne serait pas conditionnée par l'organisation du monde en strates⁶². Reinhart Koselleck a tenu le même langage à propos de la spécificité de la culture historique. En simplifiant, là aussi, ce n'est qu'avec la révolution des Lumières, avec la révolution romantique et bourgeoise, que naît une histoire conçue comme connaissance d'elle-même, une histoire en soi, et par là-même, une histoire qui n'est plus ni traditionnelle ni exemplaire, qui n'est plus intrinsèquement nobiliaire⁶³. Dans ces deux schémas interprétatifs, le savoir généalogique n'a aucun besoin de justification particulière : loin de s'épuiser en une série d'invéraisemblances délibérément vouées à toutes les manipulations, il représente la forme de savoir historique propre à la société stratifiée.

Cette conclusion recoupe le thème de l'idéologie nobiliaire. Les débats explicites sur la définition de la noblesse, tels qu'ils apparaissent dans les traités rédigés entre le Moyen Âge et l'époque moderne, suggèrent de multiples relations entre les différentes thèses et certaines formes politiques particulières⁶⁴. On s'est ici efforcé de saisir une unité de fond inexprimée de la culture nobiliaire, l'existence d'un contexte qui apparaît, mieux que dans les traités *ex professo*, dans les témoignages moins réfléchis ; parce que, pour citer encore Wittgenstein, le substrat d'idées transmis, l'« image du monde », « n'est pas explicitée en tant que telle »⁶⁵. En ce sens, celui qui en aurait la force pourrait tenter, hors d'une perspective génétique de l'histoire des idées, une généalogie de la littérature généalogique. Genèse et finalité sont des réalités bien différentes ; et

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

cette littérature, bien antérieure au xvi^e siècle et à des phénomènes de fermeture qui ne concernent pas les princes Orsini, et n'intéressent en rien les antiquités romaines ou germaniques, servent moins les instances particulières de la fermeture oligarchique (pareille analyse ne serait satisfaisante que si les généalogies du xvi^e siècle étaient identiques aux nôtres), qu'elles n'expriment une vision aristocratique du monde.

Chez les peuples aristocratiques, les familles restent pendant des siècles dans le même état, et souvent dans le même lieu. Cela rend, pour ainsi dire, toutes les générations contemporaines. Un homme connaît presque toujours ses aïeux et les respecte ; il croit déjà apercevoir ses arrière-petits-fils et il les aime⁶⁶.

Le présent article n'a pas pour objet de considérer la société que Luhmann nomme société de fonctions. Son schéma permet toutefois de fonder théoriquement une analyse qui n'attribue pas seulement à la production intellectuelle un rôle de simple reflet, mais d'interaction avec les événements politiques et sociaux. Lorsque le pouvoir passe à la bourgeoisie, il devient désormais possible de penser librement le passé des nobles. Mais la révolution intellectuelle bouleverse également la structure en strates. A ces deux questions : « Est-il vrai que les nobles actuels aient toujours eu prééminence dans le passé ? », et « Quelle importance cela a-t-il ? », la culture nobiliaire répond respectivement : « bien sûr », et : « une importance décisive ». Quand la fermeté de la première réponse a été ébranlée, la seconde s'est révélée inadaptée. On raconte que ce fut justement Napoléon qui, recevant une délégation d'émissaires du pape Pie VI, apostropha sèchement le marquis Camillo Francesco Massimo : « On dit, Monsieur, que vous descendez de Fabius Maximus. Cela n'est pas vrai ». Mais, comme il convient que cet article se referme sur un mot plus conforme à la mentalité qu'il a tenté de décrire, on le conclura par la prompte réplique de Massimo : « Je ne saurais en effet le prouver ; c'est un bruit qui ne court que depuis douze cents ans dans notre famille »⁶⁷.

Roberto BIZZOCCHI
École Normale Supérieure, Pise

Traduit par Marie-Paule Boutry

NOTES

* Sergio Bertelli, Christiane Klapisch-Zuber, Adriano Prosperi et Maurizio Sciuto ont discuté une première version de cet article.

1. G. TIRABOSCHI, *Riflessioni su gli scrittori genealogici*, Padoue, 1789, p. 7.

2. Cf. l'excellent article d'A. PETRUCCI, *Ceccarelli Alfonso*, dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 23, Rome, 1979, pp. 199-202 (abondante bibliographie).

3. L'ordinaire de son activité est mentionné dans sa correspondance, dans Biblioteca Apostolica Vaticana (= BAV), Vat. Lat. 12487-12488.

4. *La Serenissima nobiltà dell'alma città di Roma*, dans BAV, Vat. Lat. 4909, ff. 96-97.

5. *Ibid.*, f. 106.

6. A. CECCARELLI, *Dell'istoria di casa Monaldescha*, Ascoli, 1580, pp. 2-4.
7. Cité par G. SFORZA, « Il falsario Alfonso Ceccarelli e Alberico Cybo Malaspina principe di Massa », *Archivio Storico Italiano*, série 5, 15, 1895, pp. 276-287 (284).
8. G. TIRABOSCHI, *Riflessioni*, *op. cit.*, p. 38.
9. Ne pouvant ici faire référence de manière exhaustive à une imposante littérature, je m'appuie sur le dernier ouvrage de C. KLAPISCH-ZUBER, *La genèse de l'arbre généalogique*, qui paraîtra dans « Les Cahiers du Léopard d'or ». Mais je cite au moins H. BLOCH, *Etymologies and Genealogies. A Literary Anthropology of the French Middle Ages*, Chicago, 1983 (trad. frse : *Étymologies et généalogies : une anthropologie littéraire du Moyen Age français*, Paris, 1989, 317 p.).
10. La tradition a été étudiée et réélaborée avec talent par un grand représentant de la littérature italienne du XIX^e siècle : G. CARDUCCI, « Gli Aleramici. (Leggenda e storia) », dans *Opere*, Bologne, Edizione Nazionale, 22, 1939, pp. 315-350.
11. M. MARIANI, « La favola di Roma nell' ambiente fiorentino dei secoli XIII-XV », *Archivio della Società Romana di Storia Patria*, 81, 1958, p. 1-54 (24).
12. Tradition qui se rattache à la *Chronica de le Vite de Pontefici et Imperadori Romani*, et largement attestée dans la première édition (Rome, 1506) des *Commentari Urbani* de Raffaele Maffei, f. CCCXV. Cf. également Biblioteca Nazionale di Firenze, II. VII. 82.
13. D'ailleurs même cette absence de préjugés doit être replacée dans son contexte : cf. J. CÉARD, « La querelle des géants et la jeunesse du monde », *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 8, 1978, p. 3776 (47-54).
14. Celui du dialogue *Il Gentiluomo del Mutio Justinopolitano*, Venise, Valvassori, 1571, est très intéressant, en particulier pp. 52-59. L'un, appartenant à la région napolitaine, a été analysé et mis en relief par B. CROCE, *Uomini e cose della vecchia Italia*, première série, Bari, 1927, pp. 26-45. Cf., depuis, G. VITALE, « Modelli culturali nobiliari a Napoli tra Quattro e Cinquecento », *Archivio Storico per le Provincie Napoletane*, 105, 1987, pp. 27-103 (70-73).
15. C. R. LIGOTA, « Annus of Viterbo and historical method », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 50, 1987, pp. 44-56. Pour une vision d'ensemble, A. MOMIGLIANO, « Ancient history and the antiquarians », dans *Contributo alla storia degli studi classici*, Rome, 1955, pp. 67-106 ; et, depuis, C. GINZBURG, « Ekphrasis and Quotation », *Tijdschrift voor Filosofie*, 50, 1988, pp. 3-19. Je cite pour les Humanistes le très récent article de J. PETERSOHN, « Die Vita des Aufsteigers », *Historische Zeitschrift*, 250, 1990, pp. 1-31.
16. G. TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, VII-2, Modène, 1778, p. 294.
17. G. B. PIGNA, *Historia de Principi di Este a Donno Alfonso secondo Duca di Ferrara*, Ferrare, appresso Francesco Rossi stampator ducale, 1570, en particulier pp. 1-74 (citation, p. 2).
18. V. SANTI, « La precedenza tra gli Estensi e i Medici e l'Historia de' Principi d'Este di G. Battista Pigna », *Atti della Deputazione Ferrarese di Storia Patria*, 9, 1897, pp. 37-122 (70-76, 85-87).
19. *Raccolta di prose fiorentine*, partie IV, t. IV, Florence, 1745, pp. 132-133 (lettre de mars 1575).
20. V. BORGHINI, *Discorsi*, Florence, 1584-1585, par exemple vol. I, p. 253 ; vol. II, pp. 288-290.
21. G. TIRABOSCHI, *Storia ecc.*, cité à la note 16, p. 239.
22. F. SANSOVINO, *L'Historia di casa Orsina*, Venise, 1565, en particulier ff. 1r.-18v. (citation, f.5r.).
23. F. SANSOVINO, *Della origine et de' fatti delle Famiglie Illustri d'Italia*, Venise, 1582, ff. 13v et 202r v, 58r, 94r-95r, 367v.
24. *Ibid.*, f. 36 r. Sansovino explique dans une lettre du 30 juillet 1575 à Alberico I Cibo prince de Massa ce qu'il doit également au matériel laissé par Giuseppe Betussi : Archivio di Stato di Massa, *Carteggio dei Cibo*, busta 290, cartella 1, n° 46. Un article moderne : P. F. GRENDLER, « Francesco Sansovino and Italian Popular History 1560-1600 », *Studies in the Renaissance*, 16, 1969, pp. 139-180.
25. G. TIRABOSCHI, *Storia ecc.*, *op. cit.*, note 16, p. 182.

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

26. O. PANVINIO, *De Fabiorum familia*, in *Spicilegium Romanum*, IX, Rome, 1843, pp. 547-591 (citation, p. 576 ss). Le traité sur les noms des Romains se trouve en appendice au livre de O. PANVINIO, *Fastorum libri V*, Venise, 1558, pp. 37-82 (en particulier pp. 71-76). De I. KAJANTO « The emergence of the late single name system », dans *L'onomastique latine*, Paris, 1977, pp. 421-430.
27. Pour CECCARELLI, cf. note 6; et BAV, Vaticano Latino, 4910, ff. 290-292, 307-314 (référence explicite ici à Panvinio). Le traité *De Gente Frangepania* de Panvinio se trouve à la BAV, Barberiniano Latino, 2481, cf. particulièrement ff. 55r-58v. Sur Panvinio, D. A. PERINI, *Onofrio Panvinio e le sue opere*, Rome, 1899.
28. A son sujet, le livre récent de W. Mc CUAIG, *Carlo Sigonio. The Changing World of the Late Renaissance*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1989.
29. C. SIGONIO, *Historiarum de Regno Italiae libri Quindecim*, Venise, 1574, p. 280.
30. C. SIGONIO, *Ibid.*, pp. 320, 462.
31. L. WITTEGENSTEIN, *Note sul « Ramo d'oro » di Frazer*, Milan, 1986, p. 18 (éd. frse : *Notes sur le « Rameau d'or » de Frazer*, Paris, Age d'Homme, 1982, 128 p.)
32. C. SIGONIO, *Opera Omnia*, F. ARGELATI éd., vol. VI, Milan 1737, p. 998. La référence se trouve à O. PANVINIO, *Romani Pontifices et Cardinales S.R. E.*, Venise, 1557, p. 327.
33. B. PLATINA, *Historia de Vitis Pontificum Romanorum*, avec les notes et suppléments de O. PANVINIO, Cologne, 1568, p. 353.
34. P. VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, 1983.
35. L. WITTEGENSTEIN, *Della certezza*, Turin, 1978, n° 94 (éd. frse : *De la certitude*, Paris, Gallimard, 1987, 154 p.)
36. K. POMIAN, « Le passé objet de la foi », *Organon*, 8, 1971, pp. 83-107.
37. K. POMIAN, « L'histoire de la science et l'histoire de l'histoire », *Annales ESC*, 30, 1975, pp. 935-952.
38. G. HUPPERT, *L'idée de l'histoire parfaite* (1971), Paris, 1973; P. POLMAN, *L'élément historique dans la controverse religieuse du XVI^e siècle*, Gembloux, 1932.
39. Outre le livre de Huppert lui-même, des exemples dans P. BURKE, *The Renaissance Sense of the Past*, Londres, 1969, pp. 50-76. J'ai trouvé utile A. SCHNAPPER, « Persistance des géants », *Annales ESC*, 41, 1986, pp. 177-200.
40. MONTAIGNE, *Oeuvres complètes*, A. Thibaudet et M. Rat édés, Paris, 1962, pp. 921-922 (*Essais*, III, 8); HÉRODOTE, par exemple dans II, 123, 1.
41. *Ibid.*, p. 828 (*Essais*, III, 5).
42. Sur ces questions, R. MORO, *Il tempo dei signori. Mentalità, ideologie, dottrine della nobiltà francese di Antico regime*, Milan, 1981, en particulier pp. 179-217. Et pour les précédents, A. J. GOUREVITCH, *Les catégories de la culture médiévale* (1972), Paris, 1983, en particulier p. 111.
43. Bien que l'on puisse se sentir étranger à sa position, il est juste à ce propos de rendre hommage au livre de E. COCHRANE, *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago-Londres, 1981. Je me suis également servi de la lecture de J. M. MOEGLIN, *Les ancêtres du Prince. Propagande politique et naissance d'une histoire nationale en Bavière au Moyen Age (1180-1500)*, Genève, 1985.
44. J. FORESTI, *Supplemento delle croniche*, Venise, 1540, f. CCVIIr; R. MAFFEI, *Commentarii urbani*, Lugduni, 1552, colonne 85; L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, Bologne, 1550, f. 339r v.
45. G. SFORZA, *Francesco Sansovino e le sue opere storiche*, « Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino », série 2, 47, 1897, pp. 27-66 (40-45).
46. *Orlando Furioso*, 31, huitain 33; BANDELLO, nouvelle II, 27.
47. F. SANSOVINO, *Della origine ecc.*, cité à la note 23, ff. 295r-296v. Il manque pour l'Italie une étude comme celle de A. JOUANNA, *L'idée de race en France au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle (1498-1614)*, Paris, 1976. Pour commencer, P. JONES, *Economia e società nell'Italia medievale*, Turin, 1980, pp. 84-93; et dans le livre même de Mme JOUANNA, pp. 1176-1183. Cf. également A. SPAGNOLETTI, *Stato, aristocrazie e Ordine di Malta nell'Italia moderna*, Rome, 1988, p. 139-142.

48. *Historia de Principi ecc.*, *op. cit.*, note 17, pp. 1-2, 5, 24. Pour la tradition concernant la guerre d'Attila, P. RAJNA, *Le fonti dell'Orlando Furioso*, Florence, 1900, pp. 134-137. Pour l'inscription, E. CORRADINI, « Le raccolte estensi di antichità », dans J. BENTINI et L. SPEZZAFERRO éd., *L'impresa di Alfonso II*, Ferrare, 1987, pp. 163-187 (167-168).
49. R. MAFFEI, *Commentarii ecc.*, *op. cit.*, note 44, colonne 666-667 ; F. SANSOVINO, *L'Historia di casa Orsina*, *op. cit.*, note 22, f. 7r.
50. O. PANVINIO, *De Fabiorum familia*, *op. cit.*, note 26, pp. 575-576, 586, 587-588.
51. Je me sers d'une édition en langue vulgaire, très diffusée au XVI^e siècle, de Lucio Fauno : *Roma ristaurata e Italia illustrata di Biondo da Forli*, Venise, 1548, f. 64r. Il faut au moins rappeler, pour la vision d'ensemble, le livre de R. WEISS, *The Renaissance Discovery of Classical Antiquity*, Oxford, 1988, 2^e édition.
52. L. A. MURATORI, *Delle Antichità Estensi ed Italiane*, Milan, 1717-1740, I, pp. 70-78. Pour l'allusion entre parenthèses, cf. par exemple K. F. WERNER, « L'impero romano-cristiano e le origini della nobiltà in Occidente », *Bolletino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano*, 92, 1985-1986, pp. 381-408.
53. Le fond se trouve dans G. COSTA, *Le antichità germaniche nella cultura italiana da Machiavelli a Vico*, Naples, 1977.
54. F. SANSOVINO, *Della origine ecc.*, *op. cit.*, note 23, préface.
55. B. GUENÉE, *Politique et histoire au Moyen Age*, Paris, 1981, pp. 265-278 ; U. Eco, « Tipologia della falsificazione », dans *Fälschungen im Mittelalter (Monumenta Germaniae Historica, 33)*, Hanovre, 1988, I, pp. 69-82 ; et les exemples historiques dans H. FUHRMANN, *Von der Wahrheit der Fälscher*, *ibid.*, pp. 83-98.
56. L. FUMI, « L'opera di falsificazione di Alfonso Ceccarelli », *Bollettino della Regia Deputazione di Storia Patria per l'Umbria*, 8, 1902, pp. 213-277 (249).
57. J. LE GOFF, « Documento/Monumento », dans *Enciclopedia Einaudi*, V, pp. 38-48.
58. C. R. LIGOTA, *Annius ecc.*, *op. cit.*, note 15, p. 44 ; A. RIEGL, « Alfonso Ceccarelli und seine Fälschungen von Kaiserurkunden », *Mitteilungen des Instituts für Osterreichische Geschichtsforschung*, 15, 1894, pp. 193-236 (194-198).
59. G. IMBERT, « Origini leggendarie e origini storiche della famiglia Medici », *Nuova Rivista Storica*, 27, 1943, pp. 39-48.
60. *Lettere storiche politiche ed erudite raccolte da Antonio Bulifon*, Pozzuoli, 1685, pp. 182-185 ; (J. NESTOR), *Histoire des hommes illustres de la maison de Medici*, Paris, 1564, ff. 1v.-2v.
61. G. B. STROZZI, *Della famiglia Medici*, Florence, 1610, pp. 3-4 ; S. AMMIRATO, dans Biblioteca Nazionale di Firenze, Ginori Conti, n° 20 (cf. O. KRISTELLER, *Iter Italicum*, II, Londres, 1967, p. 515). Pour Borghini cf. également sa *Storia della nobiltà fiorentina. Discorsi inediti o rari*, J. R. WOODHOUSE éd., Pise, 1974, pp. 75-76.
62. N. LUHMANN, *Struttura della società e semantica*, éd. it., Bari, 1983.
63. R. KOSELLECK, *Futuro passato. Per una semantica dei tempi storici*, éd. it., Gênes, 1986 (éd. frse : *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990).
64. Cf., pour l'Italie, l'étude récente de C. DONATI, *L'idea di nobiltà in Italia. Secoli XIV-XVIII*, Bari-Rome, 1988.
65. L. WITTGENSTEIN, *Della certezza*, *op. cit.*, note 35, n° 167. Je me suis également appuyé sur le livre de C. GEERTZ, *Interpretazione di culture*, éd. it., Bologne, 1987, en particulier pp. 245-292 (éd. frse : *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983, 264 p.)
66. A. DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, II, II, 2 (Paris, 1961, p. 105).
67. L'anecdote se trouve dans CECCARIUS (G. CECCARELLI), *I Massimo*, Rome, 1954, p. 7.